

# SUR LES PAS DE VICTOR HUGO

## à Vianden et ailleurs dans le Grand-Duché

PAR MATHIAS TRESCH

— 1871 —

Le poète ne reviendra dans le pays qu'en l'année terrible. Mais, dans l'intervalle, que d'événements lourds de conséquences ! Dans sa famille d'abord : après la mort tragique de sa chère Didine, la fille aînée (le 4 sept. 1843), c'était le coup de tête d'Adèle, la cadette, internée depuis 1863 (le 18 juin) suivi de la mort de sa femme (1868).

En 1870, c'est la défaite, la rentrée à Paris au lendemain de la chute de l'Empire (sept.)

En 1871, c'est le vain appel à l'union à la veille du soulèvement de la Commune, la patrie en deuil et l'enterrement de son fils Charles, mort à Bordeaux (18 mars). Puis l'évasion à Bruxelles et sa seconde expulsion de Belgique à cause de la protection accordée à tous les réfugiés français (30 mai) (6).

Lorsque, chassé par le coup de vent réactionnaire qui soufflait sur la France, l'Angleterre et la Belgique, V. Hugo, qualifié "individu" en plein Sénat belge, dirigea pour la cinquième fois ses pas errants vers cet îlot de paix et de verdure qu'est la petite ville de Vianden, ce dut être pour le grand proscrit de l'Empire une scène inoubliable dans son émouvante simplicité. Il y fut accueilli par la société de musique de l'endroit et par des jeunes filles offrant des fleurs. Fleurs et musique, double symphonie bien faite pour toucher jusqu'au fond un cœur endolori de poète, éprouvé cruellement par la mort de sa femme et par celle, plus récente, de son fils Charles, venant tout-à-coup rouvrir la vieille blessure que lui avait laissée la mort tragique de sa fille Léopoldine ! Et puis, c'était au lendemain de l'assaut nocturne de sa maison à Bruxelles où, pendant toute une nuit, une bande ameutée avait vociféré sous ses fenêtres ; tandis qu'ici, c'était au commencement de juin, et l'Ardenne en fleur était embaumée par les capiteuses haleines des bruyères mauves et les âcres senteurs des genêts d'or. Pour un fugitif désarmé, le front chargé d'un triple anathème et le cœur saignant d'une triple blessure, c'était le soleil après l'orage, l'idylle après la tourmente, un morceau de ciel bleu tombé sur la terre immensément verte !

Aussi, l'effet fut-il impressionnant. Nous en avons la preuve dans la magnifique allocution qu'inspira à son génie antithétique le tableau qui s'offrait à lui : en bas, sous sa fenêtre, une société bien dénommée "La Lyre ouvrière" donnant une sérénade en l'honneur d'un homme dont peu connaissaient l'œuvre, mais qu'on disait représenter la France, semeuse de libertés, et dont le verbe enflammé avait fait trembler le César au fond de ses

6) L'arrêté d'expulsion portait : „Il est enjoint au sieur Victor Hugo, homme de lettres, âgé de 69 ans, né à Besançon, résidant à Bruxelles, de quitter immédiatement le royaume, avec défense d'y rentrer à l'avenir sous les peines comminées par l'article 6 de la loi du 16 juillet 1865."

Le fils même du ministre de l'intérieur, M. Kervyn de Lettenhove avait figuré parmi les meneurs de l'attaque nocturne où des gandins hurlant à la mort d'un vieillard avaient failli lapider deux femmes et deux enfants !

Le 20 août 1871, donc deux mois et 24 jours plus tard, V. Hugo fut cité à faire, par devant le juge d'instruction de Diekirch, délégué par commission rogatoire, la déclaration de l'attentat tenté contre lui dans la nuit du 27 mai, place des Barricades. Le poète n'avait pas voulu se porter plaignant contre un acte „politique" et l'accusé s'en tira avec 100 fr. d'amende.

Tuileries ; en haut, les montagnes couronnées des ruines imposantes d'un vieux château féodal, jadis forteresse du privilège et de l'arbitraire. C'était tout un passé de violences et tout le présent plein de charme. Et de contraste en contraste, de métaphore en métaphore, le poète s'élevait aux cimes inspirées de l'éloquence et, au fur et à mesure qu'il parlait, il avait conscience d'incarner la protestation du droit dans le grand duel éternel entre la Force et l'Idée. Il semblait se hausser lui-même, dans le crépuscule du soir à travers les lueurs incertaines des torches, jusqu'à la hauteur d'un symbole. Ce n'était plus un homme qui parlait, c'était une voix surhumaine, celle d'un lutteur gigantesque aux prises avec le géant Préjugé. Je renvoie le lecteur à la fin de cette chronique pour le texte de cette magnifique improvisation qui figure dans le livre déjà cité "Depuis l'Exil". (Voir à la fin : Appendice.)

A vrai dire, V. Hugo avait pris d'abord le chemin de la capitale qui l'attirait évidemment davantage depuis qu'elle était libérée de la garnison allemande et déclarée ville indépendante et perpétuellement neutre par le traité de Londres (1867). Malgré l'hospitalité d'un admirateur anglais (L. Bowen, Harrow) offerte par télégramme au moment de son départ de Bruxelles, le poète s'était dirigé vers Luxembourg où il arriva le 1<sup>er</sup> juin au soir. Le lendemain il fit un tour de la ville que le démantèlement a "faite magnifique", il admire les roches à pic, la vallée encaissée, les fossés, "splendides au soleil, terribles au clair de lune", puis au loin la perspective reposante des moulins et prairies.

Le 4 juin, excursion à Hespérage où il dessine la très belle ruine du 11<sup>e</sup> siècle. Les nouvelles de Paris sont mauvaises et il craint pour Aug. Vacquerie.

Le 6 juin, excursion de 4 heures dans la vallée de Dommel-dange où il s'intéresse énormément à la coulée de la fonte, "cette lave qui se répand dans un gaufrier de sable". Elle deviendra cet acier qui alimentera les usines Krupp !

Le 8 juin : Départ pour Vianden où il est reçu à 7½ heures par le bourgmestre M. A. Pauly. L'hôtel Koch, "auberge plutôt qu'hôtel" est choisi parce qu'il y a un jardin pour les enfants. Faute de place, il élit lui-même domicile au premier étage de la maison qui fait l'encoignure du pont et d'où il a une vue superbe sur la ruine en haut et la rivière en bas.

Qu'est-ce donc, au juste, qui attirait Victor Hugo jusqu'à cinq fois dans ce coin de terre passablement ignoré ?

Ce qui attirait le poète si souvent à Vianden — il l'a avoué dans son discours — c'était la beauté sauvage de ces lieux qui s'harmonisait admirablement avec sa propre rêverie, la correspondance secrète du milieu ambiant avec le paysage chaotique qu'il portait en lui et qu'il a traduit tantôt par le verbe, tantôt par l'image. Il y a notamment deux poèmes dans "l'Année Terrible" — livre qu'il préparait alors et qui parut en 1872 — où il a extériorisé sa pensée toujours à l'affût d'impressions neuves, son âme toujours en gestation d'œuvres éblouissantes.

Le premier, intitulé "Vianden" (juin, poème 14), peint l'universelle et mystérieuse activité qui relie tout dans la création, depuis le brin d'herbe jusqu'à l'étoile ; car tout y remplit une fonction. Et puis, c'est le tableau idyllique d'une gardeuse de chèvres "aux yeux divins" et aux "lestes pieds nus dignes de Praxitèle" qui lui rappelle d'autres jeunes filles aussi insouciantes, aussi gracieuses, mais hélas ! victimes innocentes :